





SORNETTES OU VÉRITÉ ?  
ET AUTRES NOUVELLES

© Libella, Paris, 2014.  
ISBN : 978-2-283-02760-8

# SORNETTES OU VÉRITÉ ?

## ET AUTRES NOUVELLES

PRIX DU JEUNE ÉCRIVAIN 2014

---

*Préface d'Ingrid Astier*

*Postface de Françoise Gillard, sociétaire de la Comédie-Française*

Sornettes ou vérité ?  
Le Fantôme de l'Escaut  
Loup et Rouge  
Gamin  
Barbe Blonde  
Si la pluie  
*Saoirse*, ou les voiles de la liberté  
Un tour au Birere  
PGV  
À propos du sel sur tes lèvres  
Le Manteau  
La Cordelette  
Marcher dans tes pas  
Et il en fut ainsi

BUCHET • CHASTEL

## DÉJÀ PARUS

- Sang indien et autres nouvelles*, préface de Roger Vrigny, prix du Jeune Écrivain 1989, La Découverte-Le Monde.
- Villes d'exil et autres nouvelles*, préface de Georges-Olivier Châteaureynaud, prix du Jeune Écrivain 1990, Le Monde Éditions.
- Edna Marvey et autres nouvelles*, préface d'Odette Joyeux, prix du Jeune Écrivain 1991, Le Monde Éditions.
- La Pluie au crépuscule et autres nouvelles*, préface de Christiane Baroche, prix du Jeune Écrivain 1992, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1993*, préface de Georges-Olivier Châteaureynaud, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1994*, préface de Jean-Marie Laclavetine, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1995*, préface de Noëlle Châtelet, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1996*, préface de Daniel Pennac, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1997*, préface de Michèle Gazier, Le Monde Éditions.
- Ciel de lit et autres nouvelles*, préface d'Eduardo Manet, prix du Jeune Écrivain 1998, Le Mercure de France.
- La descente des oies sauvages sur le sable et autres nouvelles*, préface d'Henri Lopès, prix du Jeune Écrivain 1999, Le Mercure de France.
- RQM et autres nouvelles*, préface de François Salvaing, prix du Jeune Écrivain 2000, Le Mercure de France.
- Carrefour des fuites et autres nouvelles*, préface de Georges-Olivier Châteaureynaud, prix du Jeune Écrivain 2001, Le Mercure de France.
- Cargo-Maria aparecida et autres nouvelles*, préface de Claude Pujade-Renaud, prix du Jeune Écrivain 2002, Le Mercure de France.
- Dès la première seconde de solitude et autres nouvelles*, préface d'Alain Absire, prix du Jeune Écrivain 2003, Le Mercure de France.
- Merveille il a trop plu et autres nouvelles*, préface de Dominique Mainard, prix du Jeune Écrivain 2004, Le Mercure de France.
- Demain sans lendemain et autres nouvelles*, préface de Paul Fournel, prix du Jeune Écrivain 2005, Le Mercure de France.
- Ne rien faire et autres nouvelles*, préface de Christiane Baroche, prix du Jeune Écrivain 2007, Buchet/Chastel.
- Dans le lit du Rhône et autres nouvelles*, préface d'Alain Mabanckou, prix du Jeune Écrivain 2008, Buchet/Chastel.
- Il déserte et autres nouvelles*, préface de Philippe Ségur, prix du Jeune Écrivain 2009, Buchet/Chastel.
- L'Enfant sur la falaise et autres nouvelles*, préface de Carole Martinez, prix du Jeune Écrivain 2010, Buchet/Chastel.
- L'Idiot du village et autres nouvelles*, préface de Christiane Baroche, prix du Jeune Écrivain 2011, Buchet/Chastel.
- Histoires en creux*, préface de Sylvie Germain, prix du Jeune Écrivain 2012, Buchet/Chastel.
- Icare et autres nouvelles*, préface de Dominique Fabre, prix du Jeune Écrivain 2013, Buchet/Chastel.

## Préface

### Carte blanche à l'imaginaire

« Comme je suis heureuse de pouvoir m'échapper  
vers cette page blanche! »

VIRGINIA WOOLF

*Écrire, c'est faire l'apprentissage de la liberté. L'infini se déploie. Pourtant, rien de plus difficile que cette liberté pour qui doit élire quel monde elle veut habiter. Chaque nouvelle nous propose une destination, qu'elle vienne du Liban, de l'île Maurice, de l'Ouganda, de la Côte-d'Ivoire, de la Belgique, du Québec, de la Suisse ou de la France. Nul dépliant touristique cependant, pas de Marrakech aux mille parfums ou de mers noyées de banalité. Les terres promises peuvent être arides, aux limites de l'œkoumène. Car l'écrivain possède ce don de nous promener où il veut, dans une ville inconnue ou dans la vie impossible d'une conscience.*

Et nous suivons. Par la grâce du style, nous suivons.

Qu'il nous mène en enfance, ou en enfer.

*Vous avez la chance de découvrir ces écrivains à leur aube. Par la publication, le prix du Jeune Écrivain leur prête sa lumière. Voici les lauréats, réunis en recueil. À la lecture, leurs imaginaires se côtoient, se répondent ou montrent, au contraire, leur gravitation solitaire. Richesse de l'essai, bourdonnement de la langue...*

*Dans À propos du sel sur tes lèvres, les héros tentent de « trouver une nouvelle terre », rien qu'à eux, inexplorée. On songe en miroir à l'écriture, en quête d'un imaginaire à partager. L'écrivain jouit du privilège de pouvoir nous « lancer de la grisaille », alors qu'il nous piège dans ses rets. Une performance que nul publicitaire ne pourrait.*

*Ailleurs on nous parle de Mascate, dans le sultanat d'Oman, où nous n'irons peut-être jamais. Nous voici pourtant, au bord d'un chemin, à regarder passer une limousine « débordant de valises, de boîtes à chapeaux, de cartons multicolores, de boas de plume et de cages à oiseaux » Ah! j'oubliais – c'est dans Barbe Blonde.*

*Une architecte, Colombe, signe de deux ailes ses constructions dans Et il en fut ainsi. Elle doit répondre à la commande d'une femme qui lui ordonne de donner forme à son imagination, par « une voûte lisse comme le ciel ». Le double de l'écrivain, bâtisseur de mondes, à nouveau*

*n'est pas loin. « Colombe cherchait, accumulait les schémas et les équations, recommençait des calculs qui s'étendaient sur les pages blanches et maintenant noires de son bureau » : c'est écrit noir sur blanc, entre Éden et apocalypse.*

*Dans Saoirse, Cedric, un Irlandais, court le Vendée Globe. Il croise des baleines et des cachalots sur Saoirse, son bateau, « fidèle compagnon de solitude ». Tout écrivain cache en lui un Cedric, homme épris d'horizon, non ?*

*Gamin vous surprendra par sa maturité, j'en suis persuadée. Un long face-à-face, « une seconde » qui s'étire en « torture ». Quel avenir pour des hommes « drogués à la haine » ? Quand les yeux ont connu la rage, le sang et cette haine, comment retrouver l'innocence ? Une voix reste alors dans l'oreille : « Je les déteste, tous ces petits cons qui jouent à la guerre. »*

*Une autre nouvelle répond – PGV – depuis Kigali au Rwanda, un 5 avril 1994, sur fond de massacre des Tutsi. « Les 4 et 5 avril, il va se passer un petit quelque chose », entend-on à la radio. Un petit quelque chose, qui donne une grande histoire.*

*La guerre, toujours, avec Le Fantôme de l'Escaut ou l'histoire de Nazaire Simard, soldat dans le régiment de Maisonneuve. Un monde peuplé des fantômes « que la bêtise des hommes donne en pâture »... En pleine messe à Sainte-Isabelle, une mère inquiète envoie le prénom de son fils en code morse – et l'idiot du village parle latin.*

*Dans ce théâtre de la cruauté, où se joue la comédie humaine, La Cordelette apporte, elle, sa grâce incongrue. Celle d'un store roulant en bambou dont la cordelette devient le centre du monde.*

*Le Manteau offre des échos, entre onirisme, fantastique et surréalisme. Une femme, Martha, valse avec les pans d'un manteau de velours noir. Quand la vêtue devient passion.*

*On retrouve cette tentation onirique dans Marcher dans tes pas. Un artiste se recueille face à la mer, sur Le Rocher du Poète, et questionne des empreintes dans le sable. Des empreintes s'élève une Eurydice moderne – « ma muse intouchable, mon chef-d'œuvre inconnu ».*

*D'autres textes se penchent sur l'âme humaine, comme Sornettes ou vérité? « Je pénètre les âmes et les mauvaises habitudes » dit un aveugle qui se terre dans un trou noir, et se réfugie dans un autre monde. Lequel? À vous de juger.*

*Pour traquer l'humain, Loup et Rouge fait le choix de l'animalité. Une nocturne en rouge et noir, en mode mineur, où le murmure des mots cache un hurlement.*

*Une renarde erre aussi, dans Si la pluie. Elle ne peut résister à un bout de saucisson. Charles et Éloïse errent tout autant, jusqu'à la collision entre ce « muet par philosophie » et cette femme qui compte sur la pluie pour pleurer à un enterrement.*

*Peut-être faut-il faire Un tour au Birere, en Afrique centrale, pour redonner toutes ses couleurs à la misère humaine. Là, « nonobstant » devient un gros mot, l'on assiste à un match, l'on mange des brochettes, le dentifrice est un luxe et McDonald's, Dieu merci, a été remplacé par les mwanashisha de Gisèle.*

*Quels voyages !*

*Vous allez découvrir de jeunes écrivains, des êtres habités par un imaginaire, une sensibilité et un style. Des êtres penchés sur le langage et ses sortilèges. La nouvelle leur a tendu un cadre pour mettre à l'épreuve leur liberté. Ils en ont joué. La nouvelle a cette beauté insulaire, par sa brièveté et son indépendance. Qu'elle résiste au goût de notre époque m'étonne. On n'a jamais autant couru après des ombres, en ces temps où l'on a du temps pour rien... La nouvelle est pourtant un voyage raisonnable – de quelques pages. Elle tend un monde sans l'épuiser. Elle offre une pudeur, non sans intensité, et c'est sa grâce d'aller au but, comète faite pour brûler. Ces nouvelles me font penser à La Jeune Fille et la mort de Schubert, à cette cavalcade contre l'irréremédiable.*

*Les fils, dévidés, nous laissent dénudés. L'écriture, elle, trempe sa plume contre le temps.*

*Nous suivrons.*

Ingrid Astier,  
Saint-Denis de La Réunion,  
novembre 2013



Sornettes ou vérité?  
Erika Szewski



### *Vue*

Je sens Jeanne qui approche. Cette façon de claquer la porte de la voiture, cette façon de faire gémir ses semelles, l'usure sur l'extérieur de la chaussure à cause des jambes un peu arquées : je vois tout. J'entends tout, aussi : il y a d'abord le bruit du plastique limé par le goudron, puis le souffle urgent, comme si les poumons se logeaient si haut dans l'être que l'air n'avait pas à parcourir la distance qui sépare les poumons des gens normaux des narines des gens normaux, comme si l'air s'échappait à peine entré, comme s'il lui était insupportable de pénétrer un corps à la fois si désirable et si répugnant.

*Vérité!* Je ne pouvais pas faire erreur : je ne jaugeais le monde que du haut de mes neuf ans, mais l'odeur m'était familière.

Jeanne n'y avait pas pensé, ne m'imaginant pas – alors – capable de ce dont elle n'était pas. Capable.

De percevoir et de différencier des milliers de fragrances, d'en saisir la moindre nuance. Car j'ai toujours l'air inférieur, de prime abord, et je peux moins que les autres, en effet. Je *suis* moins que les autres, de leur point de vue. Mais cet homme aime gober les pistaches entières, glisser sa langue dans l'interstice et faire plier la coque d'un coup sec, puis ramasser du pouce et de l'index les débris déposés sur ses gencives ou coincés dans le creux des molaires, croquer le fruit, avaler et recommencer, et je le sais sans qu'on me le souffle. Je hume. Je devine. Je pénètre les âmes et les mauvaises habitudes. Comment? Son haleine, grasse et salée, et la peau de ses doigts à jamais imbibée du parfum de la graine mouillée. *Vérité!* L'homme venait de cracher les fragments de coquilles comme un rapace sa pelote, sa collection de petits os brillants. Jeanne avait ronchonné. Nous jouions pour la première fois, et j'avais gagné.

Ce jeu, je ne le choisis pas. Elle me l'imposa, comme on m'avait imposé sa présence pour remplacer le chien – ma mère n'en tolérant pas le moindre – quand on avait découvert mes grands yeux blancs ou mes grands yeux noirs, mes grands yeux monochromes : je ne sais pas ce qu'est le noir, j'ignore ce qu'est le blanc, je ne sais que ce qu'on m'en dit, mais je sais tout du reste.

*Vérité!* À ma naissance, mes géniteurs avaient cru à une mauvaise blague : Dieu avait pissé dans mon berceau et sa pisse m'avait brûlé les yeux. Ils étaient verts, je suppose. Mes parents. On dit que la honte colore la peau en vert – j'aurais tant aimé les voir. J'étais l'enfant infirme, le raté, l'erreur de jeunesse, la copie non conforme, l'injustice, mais le fardeau de la culpabilité était plus lourd que mon corps d'enfant tronqué : on ne pouvait m'abandonner au coin d'une rue ou à la lisière d'une forêt. J'étais le drame personnifié, je ne promettais que le malheur à venir. Le nouveau-né aux yeux morts était une malédiction : il fallait qu'ils souffrent.

Les parents de Jeanne n'en étaient pas revenus, eux non plus. À sa naissance, ils avaient cru à une erreur. Ils avaient rougi, je suppose, quand on leur avait tendu le couffin – car on dit que la fierté fait rougir la peau. Cette fillette était trop belle pour être réelle, trop belle pour être leur, et trop belle pour être abandonnée par ses géniteurs au coin d'une rue, ou à la lisière d'une forêt. Et pourtant il avait bien fallu bien que quelque chose les y pousse. Peut-être avaient-ils déjà lu, dans son regard, ce que mes yeux y liraient un jour, à leur manière.

Les règles du jeu sont simples. Elle me décrit ce qu'elle voit vraiment, ou choisit de détourner la vérité et d'imaginer ce qui lui plaît et à moi de jouer :

sornettes ou vérité. Il n’y a pas d’alternative, une seule vérité : de nous deux un seul vainqueur. Si je répons correctement, Jeanne me récompense. Si je me trompe, elle me sanctionne.

Lorsque nous commençâmes à jouer, Jeanne et moi étions comme frère et sœur, cul et chemise, chien et aveugle. J’avais appris à marcher agrippé à son buste, elle avait appris à parler suspendue à mes lèvres. Nous étions si souvent accrochés l’un à l’autre qu’on ne savait plus distinguer le chien de l’infirmes, on ne savait plus lequel avait domestiqué l’autre, et nos parents – mes biologiques, ses adoptifs – avaient appris à nous aimer en paire, même si Jeanne était plus aimable pour les raisons qu’on connaît.

La partie débuta peu après qu’elle eut rapporté à notre mère une histoire qui faisait grand bruit à l’école et qui mettait en scène le maître de CE1 et un élève de la classe. Jeanne était à l’origine de la tempête. Elle disait avoir vu par l’embrasure de la porte le maître passer sa main dans les cheveux du garçonnet qu’on appelait le Petit, tant il était fragile et falot. *Sornettes!* Elle disait qu’il lui avait caressé la joue en souriant. Elle disait qu’il avait fait glisser sa main le long du buste en cristal du Petit. *Sornettes!* Elle disait que le corps vert – on dit du fruit jeune qu’il est vert – s’était immobilisé, n’avait pas

réagi, désarmé. Qu'il n'avait pas poussé de cri. Elle disait avoir vu tout cela. De ses propres yeux.

Je ne fus pas étonné que Jeanne mentît, car Jeanne mentait souvent. Mais ce mensonge était différent. Il mettait en cause M. Lafronde, que j'aimais beaucoup. J'aimais Jeanne, aussi, et j'avais toujours pardonné ses fourberies, mais il n'était pas question que M. Lafronde avale son poison. J'avouai à notre mère : *Jeanne est une bonimenteuse. Jeanne fait encore son cinéma.* Maman savait, au fond d'elle-même, que si mon mal s'affichait aux yeux de tous, aux miens exceptés, celui de Jeanne était plus sourd : la peau blanche, la grâce vulpine masquaient le noir du dedans. Maman savait déjà, mais elle refusait de voir : peu de voyants font de leur sens bon usage.

*Tu l'as vu, toi, s'approcher du Petit avec l'air de vouloir la lui mettre ?*

Maman n'était pas certaine d'avoir entendu distinctement. Jeanne s'approcha de moi, si près que je percevais son odeur de mangue – sa chair était semblable à celle du fruit, et en exhalait le parfum. Elle posa sa voix farine et ses pattes blanches sur mes épaules – louve –, puis arrondit ses mots en bulles de savon pour me les faire éclater au visage.

*Tu l'as bien regardé ? Tu le connais, toi, M. Lafronde ? Quels vêtements portait-il ?*

Jeanne n'avait jamais fait preuve de cette bassesse-là. À mes yeux, c'était le plus beau des aveux. Quand Jeanne fabulait, j'avais l'habitude de me taire. Ce jour-là, j'avais trahi ma partenaire. Évanouis, sa grâce et son esprit. Jeanne savait très bien que je pouvais *deviner* quels vêtements portait le maître. Des bretelles qui claquent, une fermeture éclair qui pousse un petit cri, frottée contre le rebord du pupitre, un pull qui caresse l'air de la salle de classe et la réchauffe, feutre l'atmosphère : je pouvais tout voir. Mais nous n'étions plus dans la classe de M. Lafronde et j'ignorais de toute évidence quels vêtements il portait ce jour-là. Elle avait planté son aiguille là où elle pensait blesser, mais les yeux morts ne sentent rien, pas même le savon qui pique les yeux. Je m'approchai un peu plus et la regardai, à ma façon. Évidemment, le Petit n'avait pas démenti, et je savais très bien comment elle s'y était prise. Beaucoup rêvaient de participer à la mise en scène de Jeanne. Tous, à vrai dire, auraient supplié pour obtenir un rôle.

Jeanne tambourina de toutes ses forces de petite fille – une hirondelle – sur la porte de notre chambre. Je n'ouvris pas. Elle s'épuisa et se laissa tomber contre la porte, puis pleura sans bruit. Cela m'avait toujours interloqué : mes yeux, s'ils ne pouvaient pas voir, pleuraient à l'occasion à chaudes larmes et

une puissante symphonie rythmait mes sanglots. Si Jeanne émettait les cris qui habillaient ses pleurs, je savais qu'elle jouait, qu'elle voulait impressionner notre père ou s'attirer quelque faveur. On essuyait sa joue du pouce et on la serrait très fort, on arrondissait les lèvres pour lui donner un gros baiser et on gobait ses larmichettes au passage – elles avaient un goût de berlingot, personne ne pouvait y résister.

*Arrête de pleurer, Jeanne.*

J'ouvris. J'avais volé son intimité. J'avais bravé les contraintes physiques de l'univers. Ma perception n'était limitée par aucune porte, aucun mur, aucun monde. J'avais perçu ses sanglots à travers le chêne massif de la porte, j'avais perçu ses sanglots muets à travers sa peau, ses muscles et ses os.

C'est alors que Jeanne commença à me jalouser. Elle avait connu la gloire, j'avais grandi à l'ombre. Mais tandis qu'elle n'était belle qu'aux yeux des naïfs – la plus belle de leur royaume – moi, j'avais un vrai talent : je pouvais voir sans regarder.

*Goûtée*

*Vérité!* Jeanne avait découvert mon pouvoir. J'avais détrôné la favorite : il fallait que je paie. Il fallait que je souffre. J'avais dévoilé la vilaine cachée

sous les fleurs de la robe et le fruit pourri lové entre ses cuisses : le Mal se loge à l'intérieur.

Le lendemain matin, maman nous embrassa – une joue chacun, nous étions la moitié d'un même enfant, hybrides – et nous prîmes le chemin de l'école. Jeanne m'avait toujours tenu la main, pour guider mes pas, m'éviter les flaques, les bosses, les autos. C'est pour cela qu'elle la lâcha : pour les flaques, les bosses et les autos. L'école était loin de la maison – sept cent quarante-trois pas. J'eus peur d'abord, je pleurai ensuite, je suppliai, enfin, mais elle poursuivit sa marche seule vers l'école, bientôt rejointe par les élèves qu'elle croisa : il faisait bon humer son air et déguster son verbe. Je me souviens de ce trajet comme de mes premiers pas : j'avais marché de pair avec Jeanne. À quatre pattes.

L'amputation fut douloureuse. Il y eut l'humide (les flaques), les blessures (les bosses), et l'accident (les autos). J'étais tétanisé, en boule, dans le fossé dans lequel j'avais roulé après la collision, invisible. J'étais un animal du zoo lâché dans la nature sans qu'on l'y ait préparé, je goûtais à ma liberté – elle avait la saveur de la boue et de l'humiliation. Maman mit du temps à me retrouver. Je passai la journée dans cette tanière, pour en réchapper crotteux et gelé. Le maître avait alerté dès le matin, et bon nombre de mères de famille s'étaient mises à ma

recherche, mais on n'avait pas pensé à me chercher dans un fossé non éclairé : on n'avait pas pensé que j'aurais pu me réfugier dans un trou noir.

*Sornettes!* Bien sûr, je fus battu. J'avais refusé de suivre Jeanne jusqu'à l'école, indomptable. J'avais refusé d'admettre mon état et tenté le Diable en avançant à l'aveuglette. J'avais blessé la douce à coups de paroles carnassières. Les autres enfants avaient confirmé. Bien sûr, ma version avait fait pâle figure. Les mensonges de Jeanne sont doux, comme la barbe de saint Nicolas, on y croit parce que ça reconforte. Bien sûr, je présentai mes excuses et promis de ne plus recommencer.

Le lendemain, nos joues furent baisées, et Jeanne tint ma main. Nous fîmes cent treize pas, jusqu'au croisement, celui qui inquiétait toujours maman, puis elle la lâcha, et me dicta les règles : sornettes ou vérité, à elle de décrire, à moi de juger, à elle de châtier ou récompenser. J'étais capable de beaucoup, mais j'avais besoin d'elle, je ne pus refuser. Je ne le voulus pas vraiment, non plus, j'avais grande hâte de prouver à Jeanne qu'à son jeu je serais meilleur qu'elle.

J'acquiesçai en guise d'accord, et Jeanne reprit ma main avec délicatesse. Nous marchions d'un pas vif, comme chaque jour où nous arrivions avec cinq minutes d'avance devant le grand portail en fer forgé

de l'école, ancienne école pour filles. Le temps pour elle de saluer ses prétendants et son sérail, le temps pour moi de trouver mon chemin jusqu'à la classe sans me faire bousculer – de longer les murs et d'éviter les crocs-en-jambe. Au quatre cent troisième pas, Jeanne dévia vers la droite. Je savais très bien qu'il ne fallait pas dévier, je connaissais le trajet. Nous allâmes vers le bourg, depuis lequel s'échelonnaient les épiceries, les cafés et les hommes saouls qui rentraient au nid quand leurs femmes en sortaient le rouge aux joues – pour faire mine. Elle m'ouvrit la porte du premier café, et me fit asseoir sur un tabouret. La télé grondait. Les parieurs grondaient. Les tasses grondaient sous les coups donnés par les poings des hommes saouls aux tables saoulées par les verres renversés. Je tâtai les rebords, m'y agrippai, m'y maintins. Jeanne s'installa à ma gauche. À ma droite, l'homme aux pistaches.

Nous jouâmes la première partie que j'ai déjà contée. Je gagnai : *Vérité!* Je ne sus dire si elle était déçue que j'aie réussi, ou si elle était satisfaite d'avoir un adversaire, enfin, qui ne plierait pas sous le joug de sa beauté. Jeanne me récompensa d'un baiser sur le front – même si j'aurais préféré un chocolat chaud. *Viens!* Elle m'entraîna par le bras, le jeu l'excitait, elle ne prit pas garde, me cognant contre les tables,

les chaises et les ivrognes qui traînaient. Elle déposa ses mots dans le creux de mon oreille.

*L'homme qui est assis derrière toi boit du rouge, il remplit une grille pour la loterie communale. Il coche le 2, le 7, le 24. Sornettes ou vérité?*

Les tanins me piquaient les narines. Le frottement du crayon qui dérape sur le billet, le choix hasardeux des numéros, à l'heure où l'œil n'est plus suffisamment clair pour distinguer le 1 du 2 du 3, à l'heure où le bras ne contrôle plus le geste, à l'heure où le geste contrôle le bras et renverse une soucoupe : rien ne m'échappait. Vérité? Non : il y avait cette vapeur, cette brutalité en suspens dans l'acte, le cliquetis léger d'un bijou au poignet, la longueur de l'ongle qui fait chanter le verre, la goulée plus délicate. Non : il y avait ce quelque chose de trop féminin dans l'atmosphère. *Sornettes!* lançai-je. Jeanne posa un baiser sur ma joue droite et nous reprîmes le chemin de l'école.

Le directeur demanda des comptes à maman : notre retard était inacceptable et méritait châtement. Il aurait sans doute aimé donner sa déculottée à Jeanne, mais nous promîmes que *cela ne se reproduirait pas* et, *si l'infirme ne pouvait pas savourer sa place dans l'établissement qui l'avait toléré, il le quitterait au plus tôt*. Jeanne avait prétexté un malaise de ma part. Oui, je m'étais senti fébrile, et il avait été plus sage

de *demander de l'aide au café le plus proche*. J'y avais repris des couleurs – il semblerait qu'on blanchisse avec la fièvre, et que le bien-être nous farde de sa palette de roses. J'avais joué en faveur de Jeanne, mimant la faiblesse et le vertige. Ses mots furent gobés tout crus. Je voulais jouer, encore. Pour sauver la mise, maman promit monts et merveilles au directeur qui n'imaginait de monts et de merveilles que sous le chemisier de maman : nous deviendrions scientifiques – Pierre et Marie Curie –, nous excellerions dans les arts – Auguste Rodin et Camille Claudel –, nous échafauderions des débats philosophiques – Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir. Monsieur de Jarne se fichait de nos destins, il était tétanisé par ce présent à portée de main, il rêvait de devenir minuscule pour aller explorer les monts et merveilles de maman, pour y glisser comme sur des toboggans et peut-être y rebondir, les croquer comme des boules de Berlin, tandis que Jeanne me soufflait : *La braguette de M. de Jarne est ouverte : sornettes ou vérité?* Nous nous sauvâmes en riant, et Dieu sait comment maman se sortit d'affaire. Jeanne et moi nous étions retrouvés. Pour quelque temps.

Nous jouions tous les jours et Jeanne ne gagnait que rarement. Au départ, elle en fut contrariée, mais très vite, elle n'en sembla plus affectée. Quant à

maman, elle était contente de nous. Nous ne posions plus problème.

La situation se dégradait un matin de juillet. On nous avait laissés vagabonder après le travail aux champs, comme d'habitude pendant les périodes de vacances. Les fermes qui jouxtaient la nôtre étaient presque toutes désertes : les vieillards étaient morts, personne n'avait voulu hériter d'une vie de culs-terreux sans le sou, tout le monde aspirait à la modernité. Jeanne m'avait traîné dans une grange abandonnée et installé sur une botte de foin, puis avait brassé du pied la paille mouillée.

*Souris morte sous ce tas de fumier : sornettes ou vérité ?*

Bien sûr, mes sens étaient développés, j'étais bien capable de différencier, à l'amplitude du mouvement de sa jambe remuant le cadavre, le déplacement du corps d'un rongeur de celui d'un chat ou d'un chien. Mais je trichais, pour voir. Je m'essayai à lancer un *Vérité!* avec aplomb. Mais Jeanne n'exulta pas : elle me déculotta et me battit. Elle avait décidé que cette situation équivalait à une défaite de ma part, je méritais donc le châtiment. J'ignore comment Jeanne avait pu découvrir ma fourberie, toujours est-il qu'elle donna à mon postérieur des coups réguliers et que je ne fus pas autorisé à me débattre : nous avions juré de respecter les règles.

Le lendemain, dans l'écurie du bout du village, je gagnai de nouveau. La récompense eut un goût nouveau, aussi. Sucre glace. Marmelade. La langue de Jeanne avait le goût des crêpes aux myrtilles. Je criai d'abord. La suite : repoussée. Giflé. Repoussée. Plaqué contre le mur. Jeanne avait enfoncé sa langue entre mes lèvres et forcé le passage. Cette récompense me fit l'effet du plus affreux des châtiments. Je ne lui adressai plus la parole et passai le reste des vacances enfermé dans notre chambre, lui en interdisant l'accès.

### *Touchée*

Comme toujours, Jeanne obtint ce qu'elle désirait : que je reprenne la partie. Il lui suffit de faire dégoutter des flaqes d'eau de ses yeux en pagaille pour émouvoir notre père. Puisque j'étais la cause de ses pleurs, celui-ci me fit promettre d'être plus prévenant à son égard. Sous la menace, j'acceptai. Jeanne serait de toute façon à ma botte pour quelque temps – du moins l'avais-je pensé.

Nous reprîmes ainsi nos habitudes, mais ses ardeurs n'avaient pas faibli pendant l'été. *Sornettes ou vérité*, que je gagne ou que je perde, la sanction était la même : pendant les trois ans qui suivirent,

j'endurai les va-et-vient de sa langue bifide à l'intérieur de ma bouche.

Colères, aveux à notre mère. À ce jeu-là Jeanne gagnait toujours, ce n'était pas la peine : je n'avais pas d'allié. J'appris alors à ne plus faire de vague pour éviter les coups et me soumis à son diktat. Nous approchions de l'adolescence et sa fleur s'épanouissait à vue d'œil – du moins dus-je supporter l'odeur âcre de ses menstruations une fois par mois, tandis qu'elle tachait volontiers son linge dans l'espoir d'être remarquée : il fallait qu'on sache qu'elle était prête à offrir son cœur dans ce qu'il a de plus charnu. Cela ne manquait pas : on ne savait plus ce qui, de l'auréole rouge ou de l'auréole blanche, la caractérisait le plus. Les filles, autrefois complices, étaient devenues rivales et ricanaient, mais Jeanne prit l'avantage sur les minets prépubères du cours complémentaire qu'elle entraînait avec elle pour qu'ils glissent leurs doigts dans le vêtement de coton blanc – on dit du blanc qu'il est pur – sous son colant.

La première fois, la main s'enfonçait, timide, et l'intrépide devait retenir un haut-le-cœur lorsqu'il retirait ses extrémités du recoin chaud et humide où elles s'étaient fourrées. Ensuite, il s'en accommodait, comme on s'accommode du tabac après qu'il nous a brûlé la gorge et saigné les bronches : il en

voulait encore. Les jouvenceaux pavanaient et bataillaient pour être le prochain à glisser leurs doigts dans la Géhenne de Jeanne, à croire que leur dégoût s'était refondu en quête, excitant leurs esprits scientifiques ou chevaleresques. Ils s'accoutumaient tout aussi rapidement de ma présence, imposée par mes victoires ou échecs au jeu qui était le nôtre et qu'il me fallait respecter. Les effluves chauds et métalliques agressaient mes sens – le sang avait pour moi la flaveur des fermetures éclair qu'on suce, petit, lorsqu'on porte encore tout à la bouche dans l'espoir d'y retrouver le goût du sein. Je me contentais de m'abstraire du monde en pensées délicates pour oublier les cris légers que Jeanne émettait lorsqu'ils remuaient l'index comme elle le leur indiquait. Je réprimais un reflux lorsque, extasiés, ils retiraient de la niche leurs mains rendues gluantes par le savant mélange de mucus et de sang dans lequel elles s'étaient affairées.

*Vérité!* Jeanne n'avait plus de limites, et il me fallait beaucoup de tact pour m'extraire des guets-apens qu'elle élaborait pour me posséder. Je la fuyais autant que possible, m'isolais, prétextant des besoins spirituels, ce que notre mère dévote encourageait, mais Jeanne me rattrapait toujours : elle *se sentait seule, avait besoin d'être épaulée, et quelle mouche m'avait donc piqué?* Je l'abandonnais à son triste sort

alors qu'elle avait toujours été la main qui me guidait, alors qu'elle avait toujours été les yeux qui me manquaient. À tous les coups j'étais perdant, piégé, cloîtré en mon silence : personne, et surtout pas maman, ne mettrait en doute la vertu de Jeanne, tandis que l'infirmes fabule, dérive avec facilité : *son adolescence est éprouvante*. Je ne pouvais plus renoncer au jeu. Si j'abdiquais, mon père ne perdrait pas l'occasion tant espérée de s'en remettre à *une pension prévue pour les personnes dans mon état*, pension que maman s'évertuait à rejeter, préférant couvrir son petit bien au chaud. Il fallait que je continue à jouer si je ne voulais pas subir les foudres de la fille adoptée, perdre tous les privilèges de ma vie de famille et finir exilé, loin de maman. Mais, aussi bizarre que cela puisse paraître, je rendais aussi à Jeanne le plus grand des services en continuant d'endurer ses sévices : elle ne pouvait plus se passer de moi. Nous aurions perdu tous deux, en même temps, si j'avais capitulé : le jeu fixait ses règles et nos liens aux chevilles et aux poings.

Il y eut ce soir, alors que nous finissions d'apprendre ce poème de Baudelaire, dont je soupçonnais Jeanne d'avoir perverti les vers. Le braille ne m'avait pas été enseigné : nous étions loin de la ville, et puis, j'avais deux yeux pour lire et écrire, ceux de Jeanne, venue à moi depuis le berceau pour que

nous ne fassions qu'un seul et même être, comme les deux pièces d'un puzzle d'une insolente stupidité. J'avais appris à lire ce qu'on me traçait sur la paume, et je pouvais écrire moi-même assez habilement, mais je dépendais toujours de Jeanne pour la lecture, maman ayant démissionné depuis qu'elle *n'avait plus le niveau d'études suffisant* pour me soutenir dans mon travail. Il y eut donc ce soir, où Jeanne me susurrail des obscénités – rimes en é. Elle avait corsé le jeu.

*Charles, l'homme lettré et endetté, se laissait aller à déguster la confiture verte qui fait doucement rêver. Sornettes ou vérité ?*

Jeanne n'éprouvait plus mes sens mais mes connaissances et, si j'étais curieux et vif d'esprit, elle maîtrisait mes savoirs plus que quiconque, puisqu'elle était l'intermédiaire entre les livres et ma pensée. Je n'ignorais pas les penchants du poète pour l'opium, mais je n'avais jamais eu vent d'une histoire de confiture verte qu'il aurait ingérée. *Sornettes ?* ai-je lancé, hasardeux. Mais la porte était déjà verrouillée, et mes mains exploraient, esclaves, l'entrecuisse délicat et gélatineux, forcées par les mains avides de se procurer les sensations qui faisaient naître, comme dans les couloirs de l'école, les cris légers, miaulements avortés, vocalises émietées dans l'atmosphère.

### *Sentie*

Je vomis tout ce que mon corps put rejeter. Maman veilla à mon chevet pendant des heures, tandis que la fièvre cuisait mes entrailles. Je dormais et cauchemardais nuit et jour, sombrant dans la profondeur des muqueuses de Jeanne, absorbé par ses cavités opaques et capiteuses, d'où j'étais soudain éjecté, par une fausse couche expulsé de la galerie mortifère.

Pendant des semaines, je perçus les relents de tout ce qui par ma bouche s'était échappé, et n'étais pas le seul : mon odeur incommodait mon père, et le Diable même : Jeanne prétextait une charge de travail immense, elle n'avait pas le temps de me passer un gant d'eau fraîche sur le visage entre deux travaux d'écriture. Je ne la vis pas pendant près d'un mois. Il me sembla même qu'elle n'existait plus : je n'entendis plus rien qui me rattachât à mon père ou à ma sœur. Je ne percevais que les pas et mouvements maternels, le linge battu, les marmites qui ronronnent, les longs cheveux qu'on brosse. Je vivais entouré de fantômes.

Mais enfin, Jeanne réapparut. Doucereuse. *Vérité!* Elle me laissa gagner quelquefois, me dépeignant des tableaux trop distincts ou trop proches de la réalité pour que je fasse erreur : *Pot-au-feu dans le poêlon à vapeur, maman en tablier à fleurs : sornettes ou vérité?*

Je gagnai, donc, et profitai des récompenses : accolades, friandises sous l'oreiller. Puis Jeanne reprit ses esprits – mauvais –, et entreprit de me faire découvrir les parties de son corps que je n'avais pas encore dégustées.

*Vérité!* Il y eut d'abord les pieds, qu'il fallut que j'humecte du bout des lèvres, que je nettoie d'un coup de langue. Je ris d'abord, amusé par ses désirs, et ris encore, ensuite, quand j'entrepris de les flatter par la chatouille. Je ris moins, soudain, quand elle serra mon poignet et le tordit d'un coup sec, me faisant jurer *sur la tête de Violaine*, cette fille dont j'aimais tant le timbre et le parfum, d'exécuter précisément la sanction qui était la mienne. Elle m'eut à ses pieds pendant quelques minutes et, tandis que l'excitation la gagnait, que l'intervalle précédant chaque gémissement diminuait progressivement, je plantai ma canine dans la chair fraîche de son orteil. Le cri – muet – de Jeanne, souffla en moi une peur jusque-là inconnue. J'arpentai le long couloir, les babines rouges, fuyant la coquine exsangue dont j'avais ravi le plaisir.

Maman retint sa respiration lorsqu'elle m'aperçut, puis accourut au pied de Jeanne. Je ne m'attendais pas à ce que cette dernière dissimule les faits à mon avantage. C'est pourtant ce qu'elle fit, et maman avala cette histoire farfelue de jeu à la mode : percevoir les

limites de son corps par la douleur, un peu comme ces autres jeunes qui marquent leur peau de cicatrices. Je ne fus pas corrigé et papa ne fut pas informé, maman craignant trop qu'il ne me vide de mon sang – papa était sous notre toit l'unique vampire à redouter.

Je mis peu de temps à identifier la nouvelle démarche de Jeanne. J'avais connu ses jambes à peine arquées, je les connaissais maintenant troublées par ce boitillement à peine perceptible qui demeure aujourd'hui encore quand je la sens approcher.

Redoutant la vengeance de Jeanne, qui ne m'avait vraisemblablement couvert que pour mieux me poignarder, je passai les heures qui suivirent dans les jupes de notre mère. Je fus surpris, donc, de voir Jeanne déambuler guillerette dans la maison, fredonnant les airs de Ferré ou de Trenet. Elle reprit la partie comme si rien de rien n'était.

*Le conducteur du bus porte une chemise sombre, il a le nez rougeaud et le teint d'une ampoule, nous couvre quelque chose. Sornettes ou vérité?*

Je gagnai, bien sûr : les chauffeurs souffrent de constants refroidissements, à force de subir les va-et-vient des courants d'air, et leurs femmes confectionnent des chemises foncées qui dissimulent l'embonpoint. Je gagnai, donc, le droit de parcourir le corps de Jeanne, qui se languissait, cette fois, que

je le fasse souffrir, saigner, frémir. Je compris son indulgence suite à l'affaire du doigt de pied : Jeanne y avait pris plaisir.

Les saisons passaient tandis que ses requêtes se gonflaient d'audace, il fallait que je la batte, que je la sangle, que je la houspille, que je baise ses plaies. Le jour vint où elle me fit fouetter, puis reniffler l'intérieur de ses cuisses, de bas en haut, puis resserra l'étau de ses deux jambes, figeant mon visage sous ses tropiques. Le remugle musqué, presque rance, me répugna tant que je ne puis aujourd'hui y penser sans que cela ne me provoque des spasmes.

Nous obtînmes nos BEPC le mois suivant.

### *Entendue*

Au lycée, Jeanne séduisait encore. Plus que jamais. Sa beauté brûlait les yeux. Sa toile soyeuse se tissait derrière elle – les jeunes hommes et les jeunes femmes s'y laissaient prendre. Les hommes plus vieux, aussi. Notre routine reprit : trajets, jeux à deux, sornettes et vérités : rien n'avait changé. Maman avait fait ce qu'il fallait pour que nous soyons instruits dans la même classe – déjà mixte dans nos campagnes. Maman savait s'y prendre.

*Vérité!* Un an plus tard, je perdis, malgré moi, la partie. Trop sûr de moi, peu soucieux du détail, Jeanne avait triomphé sur une vétille.

*La pelouse est tondue, les feuilles du marronnier pèsent le poids de leur propre mort qu'appellent l'automne et la gravité, Claude, le jardinier, fume sa pipe à l'abri, quelques filles se précipitent vers le bâtiment principal. Sornettes ou vérité?*

Jeanne cherchait à mesurer mon potentiel perceptif admirable, je n'avais donc pas prévu qu'elle me trompe sur le patronyme du jardinier. Je subis le soir même les conséquences de ma négligence. Jeanne m'enferma dans le placard de notre chambre, puis se dévêtit. Ses mains auscultèrent sa propre peau, ses propres membranes. Ses seins se tendirent, les miaulements se firent de plus en plus suppliants. Bientôt, on cogna au carreau de notre chambre. Un gravillon jeté, la fenêtre ouverte, la poitrine de Jeanne rafraîchie par la brise automnale, les chocs d'une paire de rangers contre les pierres et l'enduit, le cri du châssis, terrorisé par tant de poids s'agrippant à lui, puis l'homme, presque nu – j'entendais tout – sur Jeanne allant et venant, et ma tête qui tournait, qui tournait comme sur un manège dans ce placard humide, et cet homme allant, venant dans la crypte brûlante de ma sœur givrée, et ces cris, et ces mots, et ces orgues de barbarie dans ma

tête en tourniquet : je rompis le pacte et ouvris la porte du placard que Jeanne n'avait pas pris le soin de fermer, y cloîtrai les amants à double tour, descendis, traçai des lignes avec la bouche du jerrican, traçai des croix sur le plancher, traçai des *plus jamais* dans toute la maison, des *je ne veux plus jouer*. Et puis : l'étincelle.

Mais Jeanne s'en sortit. Son homme viril avait fait céder les boiseries d'un coup puissant du pied et libéré sa belle. La suite ? Vous la connaissez. Jeanne décrivit la scène à son avantage, et ses avantages, nus et noircis par la suie, suffirent à convaincre les uniformes sur place au moment des faits. Je fus bientôt déclaré handicapé mental et placé sous tutelle.

\*

Je sens Jeanne qui approche. Cette façon de claquer la porte de la voiture, cette façon de faire gémir ses semelles, l'usure sur l'extérieur de la chaussure à cause des jambes un peu arquées : je vois tout. J'entends tout, aussi : il y a d'abord le bruit du plastique limé par le goudron, puis le souffle urgent, comme si les poumons se logeaient si haut dans l'être que l'air n'avait pas à parcourir la distance qui sépare les poumons des gens normaux des narines

des gens normaux, comme si l'air s'échappait à peine entré, comme s'il lui était insupportable de pénétrer un corps à la fois si désirable et si répugnant.

Les autres pensionnaires l'attendent toujours. À vrai dire, même une vilaine ferait l'affaire, leurs sexes sont gorgés de miel, prêts à éclater – dix, quinze, vingt ans qu'on les *soigne*, qu'on les a barricadés pour protéger le reste de l'humanité des horreurs qu'ils ourdissent. Les femmes qui nous tiennent compagnie ont toutes mauvaises mines – dit-on –, elles ne stimulent plus leur désir ou s'y prêtent sans enthousiasme – les électrochocs les ont fanées. Même une vilaine ferait l'affaire... mais Jeanne. Jeanne. Jeanne. Elle suffit à faire vivre la plupart de mes colocataires du grand hôpital.

Elle est la seule à nous rendre visite – les familles des pensionnaires ont brûlé les actes de naissance et les photos. Elle passe pendant l'heure de promenade durant laquelle on nous laisse respirer l'air du dehors avant que nos propres rejets de dioxyde nous di-oxydent pour de bon – il est interdit de maltraiter les aliénés – ils font du mal mais *pas exprès*. L'établissement regorge d'individus de son espèce, elle aurait pu y trouver son compte. Mais c'est bien moi qu'elle vient voir. Elle vient glisser ses doigts à travers le grillage, me supplie d'agripper sa main, pleure à n'en plus finir, en silence, jure de me faire

sortir, jure de me dorloter, jure de me pardonner pour les atrocités que j'ai commises. Parfois, elle hurle des insultes puis accole sa poitrine blanche de sainte vierge à moitié nue contre le grillage et se repent, implore ma mansuétude.

Chaque jour, le banc lui fait dos, mon dos statufié lui fait face et je me concentre. Les feuillages bruissent, les nuages pendent d'autres nuages, les pensionnaires qui accourent pour lui lécher les doigts ou les chairs pressées contre le grillage qui se boursoufflent font crisser le gravier, les cailloux pleurnichent sous leur poids, les pantalons des surveillants enflent, là dans le creux : les années n'ont pas rongé les contours de Jeanne.

Elle hurle et je ne l'entends presque plus : elle dit qu'elle veut jouer, qu'elle souffre de m'avoir fait interner, qu'elle est coupable, qu'elle va couvrir ma peau de ses baisers sucrés, elle dit qu'elle va me sortir d'ici – encore – *sornettes!* – puis le vent tourne, elle invoque le diable, rit comme une démonsse et crache dans ma direction. Les rafales dilapident les particules de sa salive et les squames de sa peau vieillie, tandis que je ne sens que l'éther, le pansement et le linoléum : grâce aux prescriptions des médecins, mes sens me quittent peu à peu. L'euthanasie me fait du bien.

Bien sûr, je leur ai conté cette histoire dont je vous berce, mais ils n'entendent pas mes mots. Ils disent que mon esprit me fait gober ses propres sornettes, qu'il a choisi sa vérité, que c'est une maladie qu'ils connaissent bien, qu'il faut l'accepter même si c'est bouleversant. De savoir que Jeanne n'est jamais venue, qu'elle serait morte il y a trente ans, dans l'incendie avec maman, si tant est qu'elle ait vécu. Ils disent qu'on n'a pas de trace de son existence.

Si j'explique que nous l'avons recueillie après l'abandon, ils répondent que mon esprit arrange toujours les choses à sa façon. Si j'explique que Jeanne est la plus maligne des femmes et des cancers, ils répondent qu'elle est en effet une maladie : qu'elle est le symptôme de la gangrène de mon esprit. Je n'explique plus rien. Je ne leur réponds plus depuis longtemps – elle les manipule.

Les *spécialistes* du grand hôpital affirment que je dois leur faire confiance, que mes propres sens me trompent, que je ne dois plus m'intéresser à ce que mes oreilles m'offrent à entendre, à ce que mes narines me donnent à sentir, à ce que ma peau effleure. Ils disent que je ne dois me fier qu'à leurs mots et qu'à ma vue : ils me demandent d'ouvrir les paupières. Ils disent qu'il suffirait d'ouvrir les yeux pour regarder, que je refuse de voir la vérité en face,

que j'ai causé beaucoup de souci à ma mère et fait fuir mon père dès mes premiers mots, en me faisant constamment passer pour infirme et en refusant de jouer avec les autres enfants, alors qu'il fallait bien voir pour faire ce que j'ai fait, pour enfermer maman et allumer le feu, que tout cela n'est pas cohérent.

Ils disent que maman avait déjà signalé mes conduites au docteur, que je bandais mes yeux pour ne pas la regarder et que cela l'attristait on ne peut plus. Ils disent qu'elle a appelé le département des enfants aliénés le jour où j'ai mordu à pleines dents cette phalange de mon doigt de pied, mais qu'ils n'avaient pas de place, et que rien ne laissait présager un dénouement si funeste. S'ils avaient su, ils auraient libéré un placard à balais. S'ils avaient su que cela coûterait sa vie à maman.

Ils disent que je suis simplement dérangé, même si *c'est pas ma faute*.

J'ignore comment Jeanne les a convaincus ; si elle s'est inspirée des méthodes efficaces de notre mère ou si ses charmes naturels ont suffi à imposer sa volonté, à leur dicter ses mots. Si l'héritage qu'elle a touché à ma place leur a permis d'entendre raison, si elle a trouvé quelque moyen de les faire chanter. J'ignore comment des hommes éduqués peuvent vouloir faire croire à un aveugle que ses yeux peuvent

voir. Mais l'ignoré-je vraiment? Jeanne est capable de tout.

Quand je crains qu'ils ne me soupçonnent d'aller *mieux*, quand je les suspecte de vouloir me rendre ma liberté et de me livrer à ma sœur chérie, je mords un infirmier au sang, simule une tentative de suicide ou aide un autre interne à réussir la sienne pour les contraindre à me garder.

Je suis bien ici.

J'ai la paix. Enfin.

*Vérité!*

Erika Szewski, vingt-sept ans, de nationalité française, résidant en Suisse.

Erika s'est installée en Suisse romande où elle exerce la profession d'orthophoniste. Elle fut lauréate du prix du Jeune Écrivain en 2012 pour sa nouvelle *Le Coucou*, parue dans le recueil 2012 *Histoires en creux*. Un autre de ses textes fut primé antérieurement, dans le cadre du concours national de nouvelles organisé par le CROUS, en 2008. Les derniers ouvrages qu'elle a ajoutés à sa pile de livres préférés sont *Clèves* de Marie Darrieussecq, *Du domaine des Murmures* de Carole Martinez, *La Possibilité d'une île* de Michel Houellebecq, *La Classe de neige* d'Emmanuel Carrère et *1Q84* d'Haruki Murakami. Erika aime aussi, nous confie-t-elle, Boris Vian, le champagne, le cinéma, le thé, les contes, les robes, les choux à la crème, repeindre des meubles, lire dans le bus et faire pousser des fleurs.



Le Fantôme de l'Escaut  
Carl-Keven Korb



Il se rappelait la moiteur glaciale de l'air sur la grand-rue au petit matin, les allées désolées et boueuses, les voitures tirées par les chevaux de trait aux charpentes de roc et aux yeux doux. Il se rappelait l'école de rang où l'institutrice lui avait révélé, entre autres savoirs occultes, les bases du miracle de l'écriture, pour que l'on pût ensuite mieux l'arracher à son pupitre et à ses rêves pas encore formulés et l'envoyer se concasser l'âme sur les chantiers et à la drave. Il se rappelait l'acharnement de sa mère dans sa lutte pour que la maisonnée ne s'effondre pas sur elle-même, sous le poids conjugué de ses péchés imaginaires et de l'hostilité implacable que le sort réservait aux défricheurs de rangs, qui portaient en eux le souffle de la nation sans le savoir, sans bénéfice ni reconnaissance.

Sur la route de Sainte-Isabelle, Nazaire Simard marchait, foulant la terre et ses souvenirs de concert.

Il marchait, et il se rappelait.

Nazaire Simard, vingt-cinq ans et des pulvéris, soldat dans le Régiment de Maisonneuve, cinquième brigade de la deuxième division d'infanterie canadienne, tué sous la pluie d'octobre 1944 par les canons de la Wehrmacht à la bataille de l'Escaut, revenait au village de son enfance pour assister à son propre enterrement.

La Mort l'avait surpris au beau milieu du fleuve Escaut, à bord du Terrapin Mark 1 qui devait le transporter jusqu'à Anvers, dont un obus isolé, le premier de cette boucherie interminable, avait déchiqueté la carcasse amphibie et tout envoyé par le fond. Juste avant l'impact, Nazaire avait entraperçu une sirène, tragique fille de Phorcys échevelée par la bourrasque, perchée sur un roc isolé couvert d'ossements et de chairs noircies, qui chantait un air mélancolique en s'accompagnant à la lyre, et il n'avait pas su interpréter ce présage. Car de la Mort, Nazaire n'avait rien vu venir. N'avait rien entendu. Rien senti. Rien ressenti. Il avait regardé une sirène et le monde avait soudainement disparu devant ses yeux.

Comme ça.

Cessé d'émettre.

D'être.

Nazaire n'avait pas vu foncer sur lui la plaque de blindage déchiquetée, rapide et sans appel, pas plus qu'il n'avait vu la tête de Jean-Marie McNicoll, son frère de brigade, compagnon de tous les jours, se faire pulvériser par un éclat d'acier enflammé; Nazaire n'avait pas senti l'air inclément de l'Escaut battre son corps brisé comme il planait au-dessus du fleuve, entraîné par le souffle et les débris, pas plus qu'il n'avait senti la morsure de l'eau lorsqu'il s'y était abîmé, sans un bruit, le vacarme de l'affrontement et de l'averse conjugués couvrant tout le reste – Nazaire était tombé en eaux étrangères telle une fleur de sang nimbée d'acier et le poids de ses rêves défunts l'avait entraîné par le fond.

Du néant par lequel Nazaire s'était fait avaler avaient alors affleuré des possibles étrangers à la conception humaine – un aperçu, l'ébauche d'une métamorphose spatio-temporelle, impossible à consigner par le langage – puis la brèche s'était fermée, une implosion fulgurante, des univers de mondes créés et détruits simultanément, bal de lumières dans les abysses cosmiques...

Et Nazaire avait réintégré le présent qui était le sien.

Stupide, ses pieds éthérés plantés dans le lit boueux de l'Escaut, entre ses frères d'armes et ses ennemis, tous aussi trépassés et stupéfaits de l'être;

allemands, britanniques, canadiens, polonais, ahuris parmi les débris au fond du fleuve, tous rappelés à la fraternité par la Mort. La sirène, vive et moqueuse, décrivait de larges cercles autour d'eux, adressant un clin d'œil équivoque à chaque nouveau fantôme que la bêtise des hommes donnait en pâture à l'Escaut. Des cadavres dérivait dans le tumulte, désormais vulgaires masses inertes, étrangères à ceux qui s'étaient jusque-là définis par elles. Mue par de subits caprices, la sirène fonçait sur ce corps-ci ou celui-là, tantôt y plantant goulûment ses crocs, tantôt, lascive, y déposant ses lèvres vertes.

Un jour d'ombre strié d'éclairs, peuplé de silhouettes immatérielles. Les fantômes se recroquevillant sur eux-mêmes, se pétrifiant, remontant ou quittant l'Escaut, à la recherche des consolations de Téthys et d'Océan, ou encore marchant vers le rivage, vers un futur révolu.

Errances. Désolations.

Ce spectacle.

C'est alors, durant cet intervalle, que Nazaire avait entendu le cœur.

Des battements émanant d'au-delà du chaos qui sévissait aux portes de la Belgique, d'au-delà des mers, d'au-delà des lois et de la raison, des pulsations effrénées, lointaines mais vives – c'est alors que Nazaire avait entendu le cœur de sa mère qui,

frappé d'une inquiétude prémonitoire en pleine messe à Sainte-Isabelle, à cinq mille kilomètres de là, s'était mis à battre en code morse dans tous les plans de l'existence.

— • • — — — • • • — • • • — • •

Un mot, toujours le même.

Un appel.

— • • — — — • • • — • • • — • •

*Nazaire...*

Nazaire n'avait pas hésité. Il avait répondu à l'appel du cœur qui battait le morse pour lui, à travers les hommes et les choses, jusqu'en son âme. Sans réfléchir, il s'était dirigé vers la source. Directement. À Sainte-Isabelle, terre natale, en coupant à travers océan.

Il avait gravi maints monts sous-marins, avait traversé de vastes plateaux océaniques et autant de forêts de coraux peuplées de cnidaires, d'éponges et de poulpes géants ; il avait fraternisé avec les spectres millénaires d'une trière phénicienne égarée, avait croisé avec stupéfaction un capitaine ligoté et tourmenté pour l'éternité par les Noirs libres de son négrier séculaire, échoué de guingois sur un haut-fond, avait été épouvanté par le concert de hurlements paniqués des spectres noyés du *Titanic*, au sud de Terre-Neuve – Nazaire avait traversé l'Atlantique Nord, par le fond, des mois de marche mal

assurée dans les abysses titanesques, avec comme seuls repères les battements diffus du cœur de sa mère, toujours plus pressants, — • • — — — • • • — • • • — • •, toujours, étouffés par les milliards de tonnes d'eau, étouffés par l'angoisse – étouffés par l'amour.

Comme Nazaire remontait le cours du Saint-Laurent, dans le sillage d'un U-Boat aventureux, les battements avaient donné un à-coup, pour aussitôt reprendre dans un autre registre, triste et lent. Le cœur disait maintenant :

— — — — — • • • — • • • • — • • • • •

*Mon fils...*

Ces mots.

Alors Nazaire avait su que sa mère savait. Que l'information s'était finalement rendue, qu'on l'avait porté disparu. Cet euphémisme dont personne n'est dupe. Disparu sur le front d'Anvers, à l'embouchure de l'Escaut – mort.

*Mon fils...*

Nazaire était sorti de l'eau, l'âme en révolte devant la douleur du cœur de sa mère, qui n'avait tout de même pas battu toute une vie, contre tempêtes et hivers, pour se faire insulter de la sorte, à la fin, sans possibilité d'appel. Nazaire avait continué sa route, raffermi par une conscience nouvelle de sa condition, raffermi par la colère. Il n'avait plus marché

uniquement vers Sainte-Isabelle et le cœur de sa mère, mais vers son propre enterrement, symbolique, en terre paroissiale, et l'appréhension s'était mise à le disputer à l'empressement.

Nazaire arriva à Sainte-Isabelle juste avant la bruyante, après des kilomètres de marche à même la voie ferrée du Canadien National, en pleine saison des fourmis volantes. Chaque année, durant les grandes chaleurs, de denses nuées de fourmis volantes, venues d'Afrique méridionale, s'abattaient sur Sainte-Isabelle pour copuler et se nourrir de rongeurs, de légumes pourris, de petits chats ; enfin, se nourrir de tout ce qui leur tombait sous les mandibules. Lorsque Nazaire eut dépassé le vieux moulin à scie des Lévesque et qu'il foula finalement le sol de la grand-rue, il peina à s'y retrouver. Partout, sévissant du même mouvement ondulant : des millions de fourmis amalgamées en une seule bête monstrueuse qui étendait ses ailes sur tout ce que pouvait englober le regard. Nazaire prit une pause, admirant le soleil en contre-jour qui nimait d'or l'ombre des nuages de fourmis vrillant dans l'air de Sainte-Isabelle, se l'appropriant. Des hirondelles opportunistes fonçaient dans le tas, aveuglées par la perspective d'un festin facile, et finissaient asphyxiées avant d'être dévorées vives par la masse vrombissante. Les signaux du cœur de la mère de Nazaire se

firent saccadés. Le même message, — — — — —  
••• — •••• — •••••, toujours, mais dans un  
registre plus équivoque. Nazaire n'attendit plus.  
Il se rendit jusque chez lui. À l'autre bout de la  
paroisse. Chez sa mère.

Les fourmis s'élançaient à travers son spectre et  
tombaient foudroyées à son contact. Nazaire laissa  
sur son passage une large traînée de cadavres d'in-  
sectes, de bord en bord du village, et les jeunes filles,  
dès le lendemain, furent privées de sortie pour  
le prochain bal, les anciens étant convaincus que le  
Diable avait profité de la marée de fourmis volantes  
pour venir incognito repérer ses prochaines vic-  
times.

Nazaire entra en coup de vent dans sa vieille  
maison de planches, l'âme fébrile, redoutant et  
espérant à la fois sa mère, ou plutôt l'état dans lequel  
il la découvrirait. Mais pièce après pièce, et puis  
par-delà la porte arrière, dans la cour, et même  
chose dans la grange et le poulailler et l'étable : pas  
la moindre trace de la mère Simard. Il entendait  
pourtant battre le cœur, plus fort que jamais.  
Démonté, Nazaire retraversa la propriété, repassa la  
maison toujours déserte, dans le sens inverse, et en  
rouvrant la porte d'entrée il tomba nez à nez avec  
Ti-Bob, l'idiot du village, et cette vision le cloua  
sous le portique.

Ti-Bob avait quitté le monde bien avant que n'éclate la Seconde Guerre, et il était tout de même bien là, devant le porche de la mère Simard, souriant à Nazaire on aurait dit d'indulgence, pareil malgré les ans et pourtant changé, dans le regard. Il était vêtu d'une toge anachronique, sandales aux pieds, le port à la fois altier et sans prétention, mais c'était lui, Ti-Bob, oui, l'idiot du village, magnifique.

Ti-Bob...

Encore jeune, Ti-Bob s'était fait frapper par un train, le premier qui s'était rendu à Sainte-Isabelle, lors de l'inauguration du chemin de fer du Canadien National. Ti-Bob passait par là à dos de vélo et bam ! Dans le décor. Ça avait reconfiguré son cerveau, et par extension ceux des autres villageois qui, inconséquents congénitaux, n'aimaient pas les étranges. Mais après l'accident, Ti-Bob n'avait plus fait qu'errer en vélo, se masturber et sourire aux gens, alors ceux-ci avaient bien vite fini par l'apprécier malgré tout. D'une certaine façon, Ti-Bob était devenu le frère idiot d'un peu tout le monde au village, celui qu'on peine à supporter mais dont le sort inquiète constamment, qu'on veut protéger contre lui-même.

Puis un jour, après des décennies de loyaux services à l'esprit du village, Ti-Bob avait disparu.

Le jour où il avait plu des cordes sur Sainte-Isabelle.

Une avalanche de fils tressés, des dizaines et des dizaines de cordes tombées inopinément du ciel, dont les villageois s'étaient saisis et qu'ils s'étaient disputés furieusement, dans une fièvre sans précédent, leurs cœurs pétris d'espoir battant le charleston à l'idée de pouvoir grimper jusqu'aux hautes sphères et enfin contempler le monde aux côtés de Saint-Pierre et des dieux de Rome l'antique. Douze personnes avaient péri en cette journée de pluie maudite, dont le vieux Verne, l'aéronaute local, qui avait chuté de la nacelle de sa montgolfière empêtrée dans les cordes – douze personnes avaient péri mais seul Ti-Bob, le misérable, le pitoyable fou était parvenu à se hisser jusqu'aux hautes sphères, son vélo bosselé sur le dos, sans tomber.

Ti-Bob...

Des années, qu'il avait disparu dans le ciel, et maintenant il était là. Il dévisageait toujours Nazaire en souriant, improbable. Nazaire, stupéfait, dit :

– Tu m'*vois*!?

Ti-Bob dit :

– *Lex universa est, quæ jubet nasci et mori.*

Alors Nazaire reconnut en lui un frère dans la Mort, revenu de l'infini par une volonté étrangère

à sa compréhension des rouages qui nous régissent, rendu à la dignité et à l'intelligence.

Nazaire dit :

– J'cherche ma mère.

Ti-Bob dit :

– *In rem praesentem venias oportet, primum quia homines amplius oculis quam auribus credunt.*

Et, Ti-Bob l'invitant d'un geste, Nazaire lui emboîta le pas, direction cimetièrre de Sainte-Isabelle.

La brunante, dévergondée, caressait le village jusque dans ses replis intimes. Le ciel était rouge soviè, ou corail. Disons rouge crustacé. L'air, brûlant d'avoir été battu par les millions de paires d'ailes des fourmis migratrices, qui formaient maintenant un tapis osseux, incertain, sur lequel glissaient souliers et bottes en crissant. Et sur tout ça une fine bruine. Chaude, elle aussi.

Il n'y avait au cimetièrre qu'une âme qui vive : la mère Simard. Au bord d'une fosse vide, le regard fouillant la terre à la recherche d'un sens, son ombre allongée par le soleil couchant, elle digérait. Au bord de la fosse de Nazaire, en première ligne. Belle, fière – mais dévastée. Son masque peinait à convaincre. Fissuré. Elle ne pleurait pas. Ne pleurait plus. Était au-delà de tout ça.

Nazaire eut mal.

La cérémonie était pour le lendemain. L'enterrement symbolique. Tout ça ne respectait pas vraiment les lois de l'Église, mais le curé de Sainte-Isabelle était aveugle, à moitié sourd et porté sur la bouteille; le genre à confondre une enclume avec un bébé naissant et lui administrer le sacrement du baptême – il ne se rendrait jamais compte que l'on comblait une fosse vide. Et de toute façon, personne n'allait niaiser avec ça. Car ces mêmes villageois qui pouvaient s'obstiner jusqu'à la moelle et concevoir des rancunes sans fin pour une clôture plantée deux pieds trop loin, devant le malheur, faisaient front commun, devenaient, en quelque sorte, intelligence.

Nazaire avait mal.

Il regardait sa mère, rigide sous le bleu du soir, et pourtant si douce, à l'intérieur. Il eut envie de l'étreindre. De lui parler et qu'elle entende. Il ne pouvait pas. Ti-Bob lui mit une main sur l'épaule, fantomatique et réconfortante. Nazaire le regarda et dit :

– T'es un bon 'iable, Ti-Bob... merci... t'es un bon 'iable...

Ti-Bob dit :

– *Tu quoque, mi fili.*

Puis ils regardèrent encore la mère Simard veillant la fosse vide de son petit gars fantôme. Ti-Bob dit, encore :

– *Tu quoque.*

Alors il s'accroupit, se prit un élan de tous les démons majeurs et fit un prodigieux bond qui l'envoya en ligne droite à des kilomètres dans les airs, à travers les nuages et les outardes, dans le ciel, jusqu'aux étoiles, sa demeure.

La nuit tomba pour de bon, refermant le monde sur lui-même dans un bruit de portail de cathédrale. La mère Simard, exténuée, s'étendit à même le sol, tout à côté de la fosse. Nazaire hésita, puis il s'approcha d'elle et s'étendit à son tour. Il dit, dans un murmure :

– Chu là, maman...

Et, bien qu'il sût qu'elle ne pouvait percevoir sa présence, Nazaire passa un bras autour des épaules de sa mère, déposa un baiser sur son front, puis ils veillèrent la fosse vide ensemble, toute la nuit. Sur les lèvres de la mère Simard, durant son sommeil, se dessina l'esquisse d'une réconciliation avec la vie, l'ébauche d'un éventuel pardon.

À l'aurore, Nazaire, l'âme lourde d'impuissance et d'amour, attendri face au spectacle de sa mère fermement endormie pour la première fois depuis ses premières inquiétudes, décida de la laisser tranquille et d'aller s'asseoir sur la galerie de sa maison, pour y regarder une dernière fois le village se réveiller.

Lorsque le jour se leva enfin, il faisait bleu, le ciel était frais, la brise avait un goût de lilas confit dans le champagne, et la pression atmosphérique exerçait un nombre d'hectopascals adéquat en la circonstance. Ça faisait une belle journée. Nazaire demeura encore un moment sur la galerie, enivré de nostalgie et de rosée. Il eut un instant de faiblesse où il eut envie de rester là, à vivre cette matinée joyeuse, pour l'éternité. Mais ses membres fantômes commençaient à élaner. Il renifla pensivement, puis il se décida à se déplier, dans une succession de brefs craquements poussiéreux, jusqu'à ce qu'il atteigne la station debout qui est la norme chez l'hominidé. Tout près de Nazaire, un rouge-gorge qui avait déjà fréquenté l'Apollo Theater entama un scat d'Ella Fitzgerald. Nazaire esquissa un sourire timide, las.

Nazaire n'appartenait plus à tout ça.

Il aurait dû être dévasté.

Mais.

Le soleil souriait à Sainte-Isabelle, qui avait fait le deuil de bien d'autres fils, et réussissait à nouveau l'impossible, car l'impossible est le lot des défricheurs de rangs. Le rouge-gorge, maintenant accompagné d'autres oiseaux libertaires, scandait un hymne païen en appliquant insolemment une combinaison de quarts augmentées et de quintes diminuées. On entendait un ruisseau couler, pas

bien loin, et des cris et des rires d'enfants se révéraient dans l'air frais chauffé d'espoir. Et à ce chant se mélangeait celui de la brise dans le blé des champs et les feuilles des peupliers.

Nazaire n'était pas dévasté.

Ça faisait vraiment une belle journée. Il faisait toujours bleu et frais et bon. Sainte-Isabelle vivait, en paix avec les choses. En paix avec elle-même.

Nazaire sourit, sans arrière-pensées.

Le cœur de sa mère, du cimetière, émit un nouveau signal, fatigué mais tendre :

• • • — • —

• — — — • — • — • • — — •

*Va...*

*Je t'aime...*

Alors Nazaire fut tout à fait affranchi des chaînes qui l'attachaient au monde des hommes, et il alla rejoindre Ti-Bob dans les étoiles.

Carl-Keven Korb, vingt-cinq ans, Québec.

Bien qu'étant d'ascendance allemande directe, Carl-Keven est né et vit toujours au Québec, où il a suivi des études en arts et lettres au Cégep puis un cursus de création littéraire à l'université de Chicoutimi. Finaliste 2013 du prix du récit de Radio-Canada, Carl-Keven publie de 2010 à 2013 plus de vingt nouvelles et poésies dans

divers recueils et revues littéraires. Ses auteurs préférés sont Alessandro Baricco, Réjean Ducharme, Agota Kristof, Boris Vian, Gaétan Soucy, Gabriel García Márquez, Marie-Claire Blais, John Steinbeck, Hervé Bouchard... Il se passionne aussi bien pour la littérature que pour le cinéma et la musique.

Loup et Rouge  
Muhammad Aqil Gopee



Tu as l'impression d'avoir connu Loup toute ta vie. Tu te dis qu'il a toujours été là, blotti contre ton corps, babines retroussées, attendant le moment de se jeter sur toi. Peut-être est-il né avec toi, s'est imprégné de ta chair au moment de ta venue au monde, de ton premier effleurement de l'univers cruel dans lequel tu allais vivre dès tes douze ans. Dès les premières taches.

Quand tu as senti le flux s'écouler de ton âme, tu as cru que tu mourais. Effrayée, tu es allée voir ta mère-grand. L'acier de ses yeux a brillé d'une lueur sauvage, malicieuse. Elle n'a rien dit, n'a rien expliqué. Elle a rempli la baignoire. L'eau a coulé rouge.

Elle t'y a lavée avec une tendresse qui jusque-là t'était inconnue. Puis elle t'a séchée, a contemplé ta nudité. Elle a passé ses doigts ridés sur ta peau de lait. Le jaune de ses ongles t'a pénétré le corps, ses vieilles lèvres se sont posées sur les tiennes. Elle

s'extasiait devant ta beauté, comptait déjà l'argent qu'elle gagnerait en promenant ta chair rose dans les allées du parc une fois la nuit tombée.

Elle t'a poudrée, peignée, manucurée, maquillée, et est ensuite allée chercher une cape rouge, rouge comme le sang, rouge comme ton nom. Elle l'a passée sur ton corps nu. Tu as frissonné au contact du tissu sur ta chair.

Elle t'a emmenée au parc le soir même. Ton premier soir. Ta première déchirure. Elle t'a tirée par les bras comme on tire un chien par la laisse, et tu t'es laissé guider par cette grand-mère qui avait veillé sur toi depuis ta naissance. Le parc grouillait de regards. Il semblait n'y avoir personne mais tu sentais sur toi le poids des êtres qui, tapis dans l'ombre, guettaient.

Tu lui as demandé d'une petite voix : « Mère-Grand, Mère-Grand, où m'emmènes-tu? Pourquoi fait-il si noir? Mère-Grand, Mère-Grand, pourquoi tout ce sang? Pourquoi? »

« Tu sauras bientôt », a-t-elle répondu.

\*

*Je n'ai jamais vraiment su.*

\*

Le premier monstre que vous avez rencontré était vieux. Les rides de son visage traçaient les sillons de la pleine lune. Ses yeux pétillaient du même acier

que ceux de ta mère-grand. Cette dernière s'est entretenue avec lui. Après beaucoup de marchandage, il lui a enfin tendu une bourse lourde de pièces. Il s'est ensuite tourné vers toi, détachant sa cravate argent de son cou.

Il s'est jeté sur toi, t'a ôté la cape d'une seule bouchée. Une fleur aux pétales arrachés. Tu étais tétanisée. Ta mère-grand est allée s'asseoir sur un banc à côté, et en réponse à ton regard implorant s'est contentée de sourire.

\*

*J'étais effrayée.*

*Ma mère-grand m'a jetée. Elle ne m'a même pas regardée. Elle a laissé le monstre me dévorer toute crue.*

\*

Le monstre a passé sa langue râpeuse sur la pointe de ta poitrine imparfaite. Sa barbe te picotait la peau. Ensevelie, tu t'es affaissée sur le sol où gisait ta cape. Il a enlevé son manteau et sa chemise, découvrant un torse gracile recouvert de replis de peau et de poils gris. Il t'a pénétrée du bout de son doigt, puis t'a transpercée de son glaive.

Des larmes ont jailli. Transparentes sur tes joues, rouges ailleurs.

\*

*Je n'avais jamais autant souffert. C'était la Géhenne.*

\*

Tu as hurlé ta peine dans le silence tombal de la nuit. La lune t'a répondu en projetant sa semence d'albâtre au fond de ton ventre.

\*

*Il s'est mis à pleuvoir. Ma mère-grand se délectait de mon avanie, mon corps submergé par le monstre.*

\*

Ton sang délavé sur les pavés du parc. Ta mère-grand s'est dit que tu méritais ton sort, qu'après tout, il fallait souffrir pour avoir de l'argent et qu'elle avait assez souffert pour toi. C'était à présent ton tour de la nourrir.

Quand il eut terminé, l'homme s'est rhabillé, a salué ta mère-grand d'un hochement de tête, puis a disparu. Tu t'étais évanouie. Ton corps nu giflé par l'averse. Ta cape gisant telle une mare dans le sang.

Ta mère-grand s'est agenouillée auprès de toi. Tu lui rappelais sa fille, ta mère, qui s'était aussi évanouie au premier soir. Et quand son accouchement l'a tuée, ta mère-grand t'a élevée comme sa propre fille.

\*

*Mais elle est une horreur. Comment a-t-elle pu me faire une chose pareille? Moi, son propre sang.*

*Elle mérite la mort.*

\*

Tu n'as rien avalé pendant trois jours. Tu ne comprenais pas ce qui t'était arrivé. Ce que le monstre avait fait de ton corps. Pourquoi le sang? Pourquoi tant de sang? Tu n'as rien dit à ta mère-grand. Tu ne savais pas si c'était elle la responsable, ou le monstre. À moins que ce ne soit toi, qui t'étais révélée impure en saignant. Dans ce cas, tu comprenais la punition qui t'avait été infligée.

\*

*Mais est-ce si mal de saigner?*

\*

La deuxième fois, une semaine après, tu n'as pas résisté quand ta mère-grand t'a emmenée au parc. Vous n'avez pas eu à marcher beaucoup. Un nouveau monstre s'est montré, plus jeune. Roux et constellé de taches de rousseur. Puis, un autre, noir comme la nuit. Ensuite, tu as cessé de compter.

\*

*Il y en avait beaucoup, certains pâles comme des spectres, d'autres rouges comme la brique des maisons. Certains gras comme des porcs, d'autres frêles comme des cotons-tiges. Il y en avait des jeunes, violents comme des tempêtes de mer, d'autres tellement vieux qu'ils ne jouissaient pas avant la venue de l'aube.*

\*

Tu souffrais à chaque pénétration, à chaque invasion des mâles en toi. Des fois tu hurlais, hurlais

comme un loup pris dans la plus pleine des lunes, et des fois, fatiguée, résignée, tu te laissais labourer sans rien dire. Après un moment ta mère-grand t'a demandé d'y aller seule. Tu étais grande maintenant. Et tu y allais.

\*

*Je l'ai fait par amour.*

\*

Son fantôme te promenait quand même le long des allées sombres du parc, sa voix désincarnée soufflait des paroles aux monstres – non, aux hommes – et tu t'écartais docilement, sans crier, même si le sang ruisselait toujours.

\*

Puis un jour, tu l'as rencontré.

C'était après un client particulièrement violent. Tu es restée allongée sur le pavé, incapable de bouger tant tu souffrais. Il est venu et t'a tendu la main. Une main velue, emplie de tendresse, noire contre le noir de la nuit. Il t'a relevée et t'a aidée à te rhabiller. Ses yeux ronds comme des billes t'ont fixée sans un mot.

– Je suis Loup, a-t-il dit avant de s'éclipser dans les fougères.

\*

*– Je m'appelle Rouge, ai-je répondu bien plus tard, mais tu n'étais plus là pour m'entendre.*

\*

Cette main posée contre la tienne, sa noirceur posée sur ta peau. Tu t'y es sentie fondre.

\*

*Tu n'étais pas froid comme les autres. Tu avais le sang chaud.*

\*

*Et ta voix, ta voix de roc.*

\*

Depuis cette nuit, Loup n'a cessé de t'observer dans l'ombre alors que tu gémissais, implorais, te taisais. Il a connu ton odeur, des fois t'a suivie jusque chez toi pour mieux connaître ta vie. Tu l'intriguais. Il en connaissait, des comme toi. Des femmes plus grandes, plus sveltes, avec les seins enjolivés de silicone. Des femmes qui le faisaient par plaisir. Mais tu étais différente. Plus jeune, plus douce, plus innocente. Plus pure.

\*

*Je sentais ton regard sur moi. Mais je n'avais pas peur parce que je savais que c'était toi.*

\*

– Pourquoi fais-tu cela ? t'a-t-il demandé un jour.

La voix venait des buissons, mais elle t'étreignait de la même force que sa main quand il te relevait.

– Pour ma mère-grand, as-tu répondu.

Il s'est montré plus souvent. Il t'attendait, tapi quelque part, observait tes viols successifs, puis venait t'aider. Il semblait captivé par toi, par ton histoire, par tes sentiments. Il a avoué t'avoir regardée depuis longtemps. Il a dit qu'il savait beaucoup de choses. Qu'il vivait dans le parc, qu'il connaissait ses moindres recoins et tout ce qui s'y passait. Il t'a dit qu'il voulait que tu arrêtes de t'offrir aux autres, que ton corps t'appartenait à toi et à toi seule. Que les petites filles, saignantes ou pas, n'avaient pas leur place dans l'univers du parc. Que tu aurais dû être dans une école, apprendre et aller à la rencontre du monde. Que tu méritais mieux que ça. Qu'il te fallait vivre.

\*

*Tu m'as ouvert les yeux, Loup.*

\*

Quand tu es rentrée, tu as dit à ta mère-grand que tu voulais arrêter. Que ta place n'était pas au parc, mais à l'école. Que tu méritais de vivre. D'aller à la rencontre du monde.

Elle t'a battue, ce soir-là. Sauvagement. Elle t'a jetée, cognée, tapée avec toute la force que lui permettaient ses vieux os. Elle t'a dit de ne jamais reparler de ça. Qu'elle était ta grand-mère et qu'elle

savait ce qui était bon pour toi. Que tu étais une sale garce. Ingrate et insolente.

C'est là que tu as commencé à lui échapper.

\*

*Elle était plus violente que les monstres qui me violaient.*

\*

Tu as tout raconté à Loup. Il était furieux. Sa voix a changé, ses yeux ont brillé rouge. Il a juré qu'il la ferait payer.

\*

*Et tu l'as fait, mon amour.*

\*

Il a frappé à la porte, une nuit, avant que tu sortes. Ta mère-grand a ouvert. Il l'a plaquée au sol. Elle a hurlé. Tu as hurlé, aussi.

\*

*J'étais choquée, c'est tout. Je ne t'avais jamais vu si sauvage.*

\*

Ta mère-grand t'a suppliée. « Rouge! Rouge! Aide-moi! Il me tue! Rouge! »

\*

*C'était elle le monstre. Elle avait la plus grande gueule.*

\*

Tu n'as rien fait pour l'aider. Tu étais horrifiée mais elle n'avait que ce qu'elle méritait. Tu savais que ce qui se passait était pour ton bien.

\*

*Tu l'as déchirée. Le sol saignait de ses entrailles.*

\*

Il s'est ensuite tourné vers toi. Il t'a souri de ses dents maculées de rouge. Il t'a enlacée. Puis t'a embrassée.

Pour la première fois de ta vie, la saveur d'une langue au creux de ta bouche-caverne.

Muhammad Aqil Gopee, seize ans, île Maurice.

Aqil est actuellement en première littéraire à l'île Maurice. Il commence à écrire à l'âge de onze ans et termine à quatorze ans un premier roman fantastique, *La Pièce*, qui reçoit une mention spéciale à un concours mauricien présidé par Ananda Devi. Il se perfectionne en suivant des ateliers d'écriture et publie plusieurs nouvelles depuis 2012. Récemment, il s'initie à la poésie qui, écrit-il, est une figure d'âme et un moyen d'expression qui dépasse le véritable sens des mots. Il varie ses lectures en se plongeant à la fois dans l'Urban Fantasy de Karen Marie Moning, dans les contes des frères Grimm ou d'Edgar Allan Poe, il frissonne à la lecture des romans de Stephen King ou de R.L. Stine, s'ébahit devant la poésie de Rimbaud ou de T.S. Eliot et étudie la littérature

de son île à travers Nathachah Appanah, Raymonde de Kervern, Barlen Pyamootoo ou encore Ananda Devi. Il se passionne également pour la photographie, le dessin et les arts graphiques.